

Voyage en Argentine (2 octobre-2 novembre 2007)

Ces notes étaient à l'origine destinées aux parents et amis qui ont suivi notre voyage par le biais des messages que j'envoyais régulièrement. J'ai conservé de l'original la structure chronologique et la plupart des commentaires rédigés à chaud. Mais je les ai enrichis généreusement de retour au Québec à partir des notes consignées dans mon carnet ou de nouvelles recherches et lectures. J'avais, avant d'entreprendre ce voyage, une assez bonne connaissance de l'Argentine, grâce à des lectures étalées sur près de quarante années et à des contacts avec plusieurs universitaires argentins, immigrants ou collègues. Cette connaissance intellectuelle m'aura beaucoup servi et m'aura préparé à des échanges fructueux avec ces Argentins, au moins une cinquantaine, qui ont croisé ma route. Ce voyage m'aura encore plus appris grâce au contact humain, visuel, physique. Merci à tous ces Argentin(e)s qui ont contribué à enrichir cette expérience de découverte de leur pays fascinant. Je remercie en particulier Nora Sánchez, José César Villarruel et Miguel Olivera.

Claude Morin

Calendrier et itinéraire

Ma 2 oct	Départ de Montréal vers Buenos Aires via Atlanta avec Delta Airlines
Me 3 oct	Vol Buenos Aires > Ushuaia (3118 km). 3 nuits
Me 5 oct	Excursion en voilier dans le Canal de Beagle (5 h)
Sa 6 oct	Vol Ushuaia > Rio Gallegos (505 km), puis autocar > El Calafate (306 km). 2 nuits
Di 7 oct	Excursion au Parque Nacional Perito Moreno, car et bateau (8 h)
Lu 8 oct	Vol El Calafate > Bariloche (1424 km). 3 nuits
Me 10 oct	Excursion sur le Lago Nahuel Huapi et à l'Isla Victoria (7 h)
Je 11 oct	Autocar Bariloche > Junin de los Andes (218 km, 3 h). 1 nuit
Ve 12 oct	Autocar Junin > Neuquén > Mendoza, de jour et de nuit (1206 km, 17 h)
Sa 13 oct.	Visite de Mendoza . Autocar de nuit Mendoza > Córdoba (618 km, 10 h)
Di 14 oct	Visite de Córdoba . 2 nuits
Lu 15 oct	Excursion à Alta Gracia (6 h)
Ma 16 oct	Autocar Córdoba > Santiago del Estero (427 km, 7 h). 1 nuit
Me 17 oct	Autocar Santiago > Tucumán > Cafayate (376 km, 9 h). 2 nuits
Je 18 oct	Excursion à la Quebrada de las Conchas (5 h)
Ve 19 oct	Excursion à Valles Calchaquíes, Cuesta del Obispo > Salta (302 km, 13 h). 3 nuits
Di 21 oct	Excursion à la Quebrada de Humahuaca (424 km, 12 h)
Lu 22 oct	Autocar Salta > Tucuman > Posadas, de jour et de nuit (1143 km, 22 h)
Ma 23 oct	Autocar Posadas > San Ignacio (46 km, 2 h). Visite de la mission jésuite. 1 nuit
Me 24 oct	Autocar San Ignacio > P. Iguazú (239 km, 4 h). 2 nuits
Je 25 oct	Excursion aux chutes d'Iguazú (8 h)
Ve 26 oct	Vol Puerto Iguazú > Buenos Aires (1286 km). 6 nuits dans un studio à San Telmo
Sa 27 oct	Visite de San Telmo, Montserrat, Plaza de Mayo
Di 28 oct	Visite de Recoleta, Palermo, Centre, San Telmo, etc.
Lu 29 oct	Tour de ville (Plaza de Mayo, La Boca, Puerto Madero, Palermo, Recoleta)
Ma 30 oct	Excursion en train à Tigre, puis ballade en catamaran (7 h)
Me 31 oct	Museo de Arte Latinoamericano, Museo Nacional de Bellas Artes, shopping
Je 1 nov	Shopping, musée (MNBA) et départ de Buenos Aires en soirée
Ve 2 nov	Atlanta > Montréal



Carte de l'Argentine – Les lignes indiquent l'itinéraire depuis et vers Buenos Aires

Ushuaia – 3 oct.

Voyage ponctuel. Nous venons de passer notre première nuit en Argentine. Tout s'est bien passé jusqu'à présent. Le trajet était assez éreintant: nous avons passé 32 h sur la route, dans les aéroports et surtout dans les avions (17 h sur trois vols). Nous voyageons légers: moins de 30 kg pour les bagages de soute, plus nos bagages à main.

En arrivant à Buenos Aires, nous avons rencontré un ami, José Villarruel à qui j'apportais 6 kg de publications. Il a passé plusieurs heures avec nous, entre deux vols, nous renseignant sur l'Argentine et sur des aspects pratiques, s'informant du Québec qu'il connaît bien. Il m'a surtout aidé à acheter mes billets pour un prochain vol sur LADE, une compagnie nationale qui n'est accessible pour des transactions que par téléphone. Il m'a expliqué qu'ici il est important d'être à la fois courtois (ce que je suis), mais ferme (ce que je ne suis pas assez) si l'on veut obtenir un service. J'ai aussi fait mon apprentissage de ces téléphones à monnaie qu'il faut réalimenter pour des appels locaux minutés.

Nos premiers contacts avec les Argentins nous ont laissé une très bonne impression. Ici au gîte Galeazzi-Basily, Alejandro et Frances, les proprios, sont très serviables. C'est un hébergement formidable pour échanger avec eux et avec d'autres voyageurs.

=====

Ushuaia – 4 oct.

Notre première journée à Ushuaia fut passée à récupérer du voyage en prenant le pouls de cette ville qui ressemble à ces villes scandinaves visitées en 2000 (telles Trondheim ou Bodø). Nous voilà à plus de 3000 km de Buenos Aires. Les castors canadiens nous ont précédés ici (comme au Chili) et font des ravages en raison de leurs travaux hydrauliques ou forestiers. J'ai même parlé à une mascotte habillée en castor pour dénoncer sa présence sous ces latitudes australes!! En 1946, des Argentins intéressés à développer le commerce des peaux de castor importaient 25 spécimens. En l'absence de prédateurs, la population a explosé pour atteindre, seulement en Terre de Feu, 100 000 membres. Leurs ravages auraient déjà emporté 30 000 hectares de forêt. Le castor a même envahi la Patagonie, s'attaquant, pour user ses incisives, faute de mieux aux poteaux de clôture.

J'ai donné une entrevue au canal 11 (télévision locale) sur mes impressions en tant que Canadien-Québécois: très amusant. Un peu comme Elvis Gratton, j'hésite encore sur mon identité à l'étranger: je me dis d'abord Canadien, puis je précise que je viens du Québec et que je suis francophone. Nous avons bien ri avec l'animateur surpris de tomber sur un touriste du Nord qui parlait espagnol avec autant d'enthousiasme. Les Argentins et Argentines sont gentils à souhait, avenants.

Ushuaia est magnifique, combinant les montagnes couronnées de neige et de glaces et la mer à ses pieds, à la fois une ville alpine et maritime. Nous avons fait une excursion en montagne à travers un boisé vers un glacier, un sentier assez sauvage, avec des zones boueuses par endroits, en pente tantôt raide, arrosée par la fonte des glaces en amont. Une excursion qui a restauré les poumons et les jambes après autant d'heures passées captifs de nos sièges en avion. Il fait beau (10°). Tout est vert en ce début du printemps austral.

Nous avons mangé du crabe royal et de la truite de la Terre de Feu, avec un vin sauvignon blanc de Mendoza: notre première expérience gastronomique argentine.

=====

Ushuaia – 5 oct.

Aujourd'hui nous avons fait une excursion mémorable sur un petit voilier (le *Tres Marias*) avec 6 autres personnes (4 Argentins, 2 Brésiliens, tous de moins de 30 ans) dans le canal de Beagle pour voir l'habitat des loups marins et des cormorans sur les îles. Nous avons vu de très près ces loups marins, pouvant observer leurs mœurs. Le mâle, énorme, règne en maître, polygame, sur son harem, adossé à plusieurs femelles. De quoi faire rêver les mâles que nous sommes. J'imagine qu'il y a des désavantages à être un mâle dans ce milieu mais le guide ne nous a rien dit! Les cormorans en revanche sont monogames, du moins durant la ponte. Chaque couple construit son nid. Nous avons vu une superposition de nids qui

pouvaient à la façon de strates s'étaler sur 500 ans. Nous avons pu aussi observer certaines plantes, dont un *yareta* (*bolax gummifera*) à la consistance du caoutchouc, et qui peut vivre 150 ans et plus s'étendant, s'enflant avec les ans, d'un vert absolu, un peu comme de la mousse, sur laquelle d'autres plantes viennent s'incruster. Le rat musqué importé lui aussi est ici un prédateur écologique doublé d'un archéologue puisqu'il s'affaire à extraire des ossements et des coquillages.

Nous avons aussi pu connaître ce qu'étaient les usages et les formes de vie des Yamana, un peuple qui s'était adapté à l'environnement difficile de la Terre de Feu. Les Yamana vivaient nus, se couvraient le corps de graisse de loup marin pour lutter contre le froid, allaient sur les canots (en écorce) pour la chasse et la pêche avec un feu toujours allumé au centre, la femme ramant à l'arrière, l'homme armé d'un harpon détachable pour chasser le loup marin. Pour des hommes considérés primitifs, c'était une démonstration d'un savoir étonnamment bien adapté à un milieu ingrat (en raison du climat et des ressources limitées à des animaux marins, oiseaux ou mollusques).

J'ai conversé avec les deux jeunes Argentins (de la province de Buenos Aires) en lune de miel, l'un diplômé en informatique, l'autre en traduction. Tous deux pensent émigrer pour améliorer leur niveau de vie, faire des expériences, avec l'idée de revenir plus tard. Ils sont dégoûtés de la corruption des hommes politiques, mais disent, du même souffle, que ces hommes émanent de la société et que la société les a ainsi faits. Ils veulent la démocratie véritable, ne se laissent pas trompés par la propagande. Tous deux issus du système universitaire public, ils ont l'esprit ouvert, critique. Ils pensent que l'émigration (suivie d'un retour) contribue à changer le pays.

=====

Bariloche – 9 oct.

J'ai dû suspendre mes comptes rendus quotidiens pour plusieurs raisons: 1) le manque de temps en raison des déplacements nombreux; 2) la mauvaise qualité ou la pénurie d'ordinateurs dans les cybercafés super bondés et super lents (à trois ou quatre fois le tarif habituel) à El Calafate.

La journée de samedi s'est écoulée à voyager depuis Ushuaia en avion jusqu'à Rio Gallegos, au-dessus de la Terre de Feu, seul moyen de rallier la terre ferme en cette saison, avant l'ouverture de la voie terrestre (en direction du Chili et du parc Torres del Paine) et le traversier. Puis voyage de 4 heures en bus jusqu'à El Calafate, après 3 heures d'attente dans un aéroport vide, le comble de l'ennui. À Rio Gallegos, j'ai rencontré un Argentin d'environ 55 ans qui me parla du *Proceso* et des 30 000 disparus : en pleine lune de miel, un policier l'avait arrêté et menacé en lui plaçant son revolver sur une tempe. À la sortie du bourg, un policier est monté dans l'autocar avec une liste de passagers et a demandé à voir les papiers de tous les voyageurs, inscrivant pour chacun l'âge sur sa liste. Je n'ai pas osé lui demander le motif de ce contrôle. Ce voyage a permis de traverser la Patagonie, balayée par le vent, monotone, avec une végétation rasante, rabougrie, avec ses touffes de graminées, soumise aux vents, boursouflée de collines, peuplée de moutons, de *guanacos* (lamas sauvages), des *ñandus* (autruches locales), avec de rares toponymes, limités comme de juste à des estancias de bétail. On peut opposer deux types de moutons : les races créoles, plus maigres, adaptées à l'herbe rare; les races importées, dodues, plus exigeantes.

Le dimanche fut super. La raison de ce déplacement était la visite au Parc national Perito Moreno. Le glacier Perito Moreno est sans doute le plus beau glacier du monde pour le spectacle qui s'offre à la vue des visiteurs depuis une longue passerelle ou depuis un bateau qui s'approche à 300 m de cette falaise mobile, dynamique qui progresse vers le lac Argentino au rythme de 2 m/jour. Un immense champ de glace, une falaise sculptée sur plusieurs km de front, comme un immense plateau de 40-60 m qui se dresse au-dessus de l'eau dont le sommet serait une immense nappe blanche ridée de crevasses de plus en plus profondes au fur et à mesure où l'on s'approche du front. Si au sommet du glacier, la glace est blanche parce que les bulles d'air absorbent les ondes de lumière les plus longues (blanches), plus la glace est compacte sous l'effet de la compression, plus elle devient bleue sous l'effet d'ondes de lumière plus courtes. Ainsi des différences de densité de la glace et le jeu de la lumière découpent de magnifiques glaives bleuâtres. Le glacier fait plus de 250 km², plus grand que la ville de Buenos Aires. On peut, l'imagination aidant, distinguer dans le front des grottes cachant des sculptures (un bolet ou un phallus,

une femme tenant un enfant, des pointes de cathédrale). De temps à autre, un bloc se détache avec un bruit sourd, puis le grondement assimilable au tonnerre quand le bloc dévale la falaise et tombe dans le lac. Une visite mémorable. Le parc créé en 1937 a été reconnu en 1981 comme "Patrimoine naturel de l'humanité" par l'Unesco, relique de l'ère de la glace contemporaine de la naissance de l'humanité. Cette visite a aussi permis d'identifier une flore et des oiseaux propres à la Patagonie.

Le lundi fut décevant. Notre vol vers Bariloche annoncé pour 14:55 fut retardé de 4 heures. Que faire dans ce bled? El Calafate ressemble à un camp minier. Seule la rue principale offre un intérêt avec tous les commerces et restaurants qui y sont établis. C'est une ville de 17 000 habitants (2007) qui ne comptaient que 6 familles vers 1950 et qui a littéralement explosé en 25 ans avec le développement du tourisme national et international en fonction des glaciers (des touristes attirés pour les visites et le trekking). Ainsi le recensement de 2001 ne lui attribuait que 6 143 habitants. C'est un type de développement inquiétant: les infrastructures se multiplient, la spéculation immobilière va bon train. Qu'arriverait-il si avec le recul des glaciers le tourisme se détourne. Les prix sont élevés selon les normes argentines pour les repas, les prestations, les chambres. La ville ne fonctionne que huit mois par an, ce qui explique ces tarifs. Ainsi l'aubergiste (de l'auberge Buenos Aires) et sa famille retournent passer 4 mois à Salta, et le taxiste qui nous amena à l'aéroport va, la haute saison terminée, rejoindre sa femme à Bariloche. Des tarifs qui sont sans aucun doute moins élevés cependant que ceux en vigueur dans des stations de l'Ouest nord-américain ou de l'Europe alpine.

Nous avons tué deux heures à parcourir une lagune de protection écologique (Laguna Nimez) et à observer des dizaines d'espèces d'oiseaux, accompagnés d'un chien errant, une espèce abondante ici qui a tendance à racoler les touristes. Nous y avons observé des *cauquenes reales*, des *flamencos*, des *gavilanes*, des *chimangos* (faucons), des *becasinas*, des *gallaretas*, un *macá Tobiano*. Parmi les plantes relevées : le *calafate*, le *senecio*, la *planta colchón* (herbe à moutons).

Le *calafate* (qui a donné son nom au bourg) est un arbuste épineux caractéristique du sud de la Patagonie, le *Berbéris à feuilles de buis*, à fleurs jaunes, qui donne des baies de couleur bleu-noir dont on tire des confitures. Une version fait de ce vocable un terme d'origine *tehuelche*. Les Tehuelches étaient un groupe mapuche que les premiers Espagnols dans la région appelèrent les Patagons (ces géants chaussés de peaux) en raison des traces énormes de leurs pas (comme si ces hommes avaient des pieds de canard « pato »). L'arbuste produirait une résine. On prétend localement que les marins de l'expédition de Magellan l'auraient utilisée pour calfater des navires. L'imagination va même jusqu'à faire dériver l'opération (*calafatear* en espagnol) du nom indigène de la plante. Selon moi, si l'arbuste produit effectivement une résine (ce que je n'ai pu confirmer) qui pourrait servir au calfatage des bateaux, son nom serait d'origine espagnole: le *calafate* (ou *calafateador*) est celui qui calfate les navires. Or calfat (en français) vient de l'arabe (*jalfaz*) par le grec byzantin. Les arabes n'étaient pas seulement des caravaniers, mais aussi des navigateurs dans le golfe Persique et dans le Moyen-Orient. Le nom de la plante serait donc dérivé d'une fonction. Un dicton local veut que celui qui mange des baies du calafate revienne en Patagonie. Je reviendrai donc en Patagonie!

En Patagonie andine, les distances sont énormes, les déplacements terrestres sont longs, difficiles, parfois impraticables. LADE, une entreprise de l'armée de l'air, représente une solution partielle et inadéquate pour les déplacements entre les aéroports. Les tarifs sont à peu près la moitié des tarifs d'Aerolíneas Argentinas, mais les liaisons sont peu fréquentes et souvent retardées faute d'appareils. Les vols se font également en boucle, de sorte que les retards sont cumulatifs. Les Argentins se plaignent beaucoup du mauvais service d'AA depuis que l'entreprise nationale a été privatisée et vendue à des intérêts espagnols. Il leur paraît évident que AA donne la préférence aux liaisons internationales plus rentables, ce qui a des conséquences graves pour l'industrie touristique en Patagonie qui dépend des liaisons aériennes.

Nous nous trouvons aujourd'hui mardi à Bariloche, une ville de 100 000 habitants qui ressemble à une station d'hiver sur un immense lac. Une beauté de carte postale. Une ville propre, charmante. À l'horizon se dressent la Cordillère des Andes et ses pics enneigés.

On mange très bien en Argentine : agneau de la Patagonie, viandes grillées à la façon créole, pâtes farcies au cerf ou au crabe, repas arrosés de vins de Mendoza ou de bière. Les Argentins sont affables, à la convivialité naturelle. Ils apprécient beaucoup de constater que l'on aime parler leur langue et engager la conversation avec eux. L'espagnol argentin diffère sensiblement au niveau phonétique et lexical de l'espagnol d'ailleurs. C'est très stimulant d'adopter les variantes argentines qui s'ajoutent pour moi aux variantes mexicaines et cubaines.

La photographie nous occupe beaucoup. Éliane se montre très enthousiaste, passant de son Nikon D80 (18-70 : numérique) à son Nikon F100 (28-200), deux remarquables appareils. J'aime bien pour sa discrétion et sa versatilité mon Olympus Stylus 740.

=====

Junin de los Andes – 12 oct.

Nous avons employé le mardi à visiter Bariloche, («el lugar más lindo del mundo») au bord du lac Nahuel Huapi, avec vue sur la cordillère des Andes. Nous avons visité le petit Musée de la Patagonie consacré à la faune ainsi qu'à l'histoire des peuples autochtones. Les textes de présentation sont favorables à la perspective mapuche. On y présente aussi Francisco Moreno (1852-1919), géologue, explorateur, le premier grand scientifique argentin, qui défendit avec brio la thèse argentine sur la délimitation des frontières avec le Chili en fonction de la ligne de partage des eaux. Nous avons ensuite marché jusqu'à la gare routière pour y acheter nos billets pour les prochains déplacements en autocar jusqu'à Mendoza. Une quinzaine de compagnies ont un kiosque. La même destination peut être desservie par plusieurs compagnies suivant des horaires distincts. Nous avons acheté auprès de trois compagnies différentes des billets pour parcourir en trois étapes la route entre Bariloche et Mendoza, plus de 1400 km et 19 h de transport (205 \$ARS, soit 70 \$CA par personne).

Hier, mercredi, nous avons visité le parc national Nahuel Huapi (créé en 1934) au moyen d'une croisière de 5 heures entrecoupée de deux descentes à terre pour découvrir la grande réserve (20 ha) d'*arrayanes* (un arbre à l'écorce couleur cannelle tachetée de blanc) et d'autres arbres autochtones (tels les *coihues*) et un vivier où se retrouvent une centaine d'espèces importées de par le monde tempéré dont des séquoias, des pins Douglas, des thuyas et autres arbres remarquables. Nous avons aussi vu des *pehuenes* (*araucaria araucana*), un arbre qui n'aurait pas évolué depuis des millions d'années, propre au Chili, à l'Argentine et à la Nouvelle-Zélande. C'est un arbre proche des humains: il y a des arbres mâles et des arbres femelles. Il peut vivre mille ans. Ses graines, les pignons, ont une grande valeur nutritionnelle, ce qui en fait un arbre sacré des Pehuenches, un groupe assimilé aux Mapuches.

Aujourd'hui nous avons fait une pause dans notre course touristique. Le déplacement à Junin prenait déjà quatre heures. Nous en avons un peu marre des excursions et de toute l'agitation du tourisme, de ne voir que commerces, auberges et restaurants, puis des agences d'organisation de tours. Au lieu des Siete Lagos et de San Martín de los Andes, assez semblable à Bariloche, en plus petit, nous avons choisi de passer une journée calme dans un petit bourg. Junin compte 10 000 habitants. C'est comme un village. Les gens nous saluaient dans la rue. Nous avons mangé un excellent *bife de lomo* (trois morceaux) dans le meilleur restaurant de Junin (*Ruca Hueney* ou Maison de l'ami, en mapuche), avec une bouteille de vin, des frites, une salade, le tout pour 13 \$/personne. Nous avons ensuite conversé avec un Mapuche qui entretient la place San Martín, puis avec un ébéniste rencontré à son atelier, puis avec un autre Mapuche venu nettoyer la tombe de son père au cimetière très simple, mais très différent des nôtres. Ce fut en somme un après-midi ethnographique. Nous aimons faire ces pauses, prendre des photos, parler aux gens avec qui il est tellement facile d'établir le contact. Éliane a tiré plusieurs portraits de gens assez originaux. La moitié de la population de Junin serait d'origine mapuche. J'assistai à une manifestation le 12 visant à faire retirer le nom de Julio A. Roca à une artère principale de Junin. Le général Roca fut l'assassin des Mapuches lors de la « conquête du désert », avant de devenir président de la république. On y fit des discours en mapuche et en espagnol. On y défendit aussi le projet national de faire du *Día de la Raza* (le 12 octobre) le *Día de la Diversidad Cultural Americana*.

En route, j'ai longuement discuté avec un Uruguayen de mon âge. Nous avons parlé du différend entre les deux pays à propos de l'usine de cellulose construite par une entreprise finlandaise. Dans ce différend, j'avais déjà une opinion favorable à l'Uruguay. Cette discussion m'a conforté dans mon opinion, malgré la position des écologistes argentins. Et de politique régionale: l'Uruguay a un gouvernement de centre-gauche après avoir connu la dictature dans les années 70 et 80, puis des gouvernements de droite.

Nous poursuivons demain notre route vers Mendoza (via Neuquén) où nous arriverons samedi matin. D'ici là je ne pourrai pas écrire, me limitant à prendre mes messages dans les cybercafés des gares routières.

=====

Córdoba – 14 oct.

Nous voilà à Córdoba depuis ce matin. Nous avons fait plus de 2000 km en autobus depuis notre départ de Junin vendredi. Nous avons complété notre séjour à Junin par une visite de la Via Christi, un chemin de croix grandeur nature dans la montagne à la sortie du bourg. Ce chemin mêle des traditions et des moments de l'histoire mapuche avec l'histoire de la vie du Christ. On y voit par exemple la flagellation et la crucifixion du Christ associée à la persécution, au vol des terres et à l'assassinat des Indiens mapuches au XIXe siècle lorsque les colons d'origine européenne s'emparèrent des territoires convoités pour y faire l'élevage du mouton. Ce fut à la fois émouvant au plan historique et artistique. L'église de Nuestra Señora de las Nieves héberge aussi une statue de Laura Vicuña (1891-1904), née au Chili et morte à Junin, déclarée bienheureuse en 1988, en dépit de son jeune âge. La jeune fille mourut des suites de coups reçus aux mains de l'amant de sa mère, se montrant héroïque comme Maria Goretti dont elle est contemporaine. Son histoire rappelle celle de Ceferino Namuncurá (1886-1905), ce fils métis d'un cacique mapuche, mort de tuberculose à Rome où il rêvait de devenir prêtre salésien, déclaré bienheureux en 2007. L'Église propose ainsi deux modèles de sainteté à la jeunesse régionale. Ceferino rejoint le Mexicain Juan Diego (devenu saint en 2002) dans le panthéon des bienheureux autochtones.

L'arrivée à Mendoza est saisissante : depuis la route déroulant son ruban à 800 m on aperçoit les Andes dans la majesté de leurs cimes qui se découpent à plus de 5 000 m (plusieurs sommets dépassent les 6000 m, ainsi le Tupungato à 6800 m, l'Aconcagua à 6962 m). La ville de Mendoza nous a cependant déçus à plus d'un titre. D'abord, après des appels à plus de 12 hôtels ou auberges, il devint clair que nous ne pourrions trouver une chambre. En effet, c'était un long congé de quatre jours qui débutait vendredi (Dia de la Raza: le 12 octobre, date d'arrivée de Colomb en Amérique). Comme nous avons dormi (mal) sur l'autobus de nuit, nous avons décidé de visiter Mendoza durant le jour et de reprendre un autobus de nuit pour poursuivre notre route jusqu'à Córdoba. Les bagages à la consigne, nous partîmes à la découverte à pied du centre-ville de Mendoza. C'est une ville moderne dont les principales attractions gravitent autour de quatre places organisées de part et d'autre de la Plaza Independencia où nous fûmes témoins d'une manifestation de jeunes contre la violence. La Plaza España est la plus belle, aménagée par l'Espagne vers 1940 avec des azulejos). Détruite à plusieurs reprises par des tremblements de terre, il reste peu de monuments de l'époque avant 1861, quand un séisme tua 10 000 personnes. Celui de 1985 laissa 40 000 personnes sans abri. Nous avons visité justement les ruines les plus anciennes (celles de l'église jésuite de San Francisco): les échafaudages pour supporter ces vieilles pierres occupaient plus de volume que les pierres elles-mêmes... Ces vestiges n'ont rien de comparable à ceux vus à Antigua Guatemala! Le cœur ancien (correspondant au site de 1561) s'appelle justement l'*Area Fundacional*, à deux km de la Plaza Independencia. La ville n'affiche pas la propreté dont se réclament les Mendocinos selon le guide Gallimard. L'architecte paysagiste Jules-Charles (Carlos) Thays y a aménagé le Parque General San Martín. Nous retrouverons d'autres magnifiques parcs dessinés par Thays à Córdoba (Parque Sarmiento), à Tucumán (Parque 9 de Julio), à Buenos Aires.

En ces jours de congé, que font les Argentins? Ils déambulent, ils mangent des viandes grillées, ils consomment des glaces et des chocolats, ils boivent leur maté et discutent. Ce sont de grands bavards en groupe et sur leurs cellulaires omniprésents. Il est très facile d'entrer en communication avec eux: souvent ils nous demandent d'où nous venons et s'intéressent au Canada. Le midi, nous avons mangé un bon steak et bu un excellent Malbec de Mendoza.

Córdoba (que nous reconnaissons par un dimanche ensoleillé) nous a enchantés. Magnifique ville, très propre, urbanisme et architecture variés enrichis par l'épaisseur du temps (depuis le XVI^e siècle). Ainsi la cathédrale a vu sa construction s'étaler de 1580 à 1787, avec quelques retouches postérieures plutôt harmonieuses. Elle représente une belle synthèse d'éléments de style renaissance, baroque et néoclassique. C'est la construction coloniale complète et fonctionnelle la plus ancienne d'Argentine. Deuxième ville en importance du pays, Córdoba comptait en 2005 la plus forte proportion (12 %) d'étudiants de toute l'Amérique latine. Le poids de l'éducation, de la culture lui a valu le surnom de *La Docta* (la savante). Cette concentration de jeunes gens éduqués explique sans doute que Córdoba soit le principal centre d'appels en Argentine.

Nous avons assisté en soirée à un spectacle de jets d'eau et de lumières rythmé par la musique classique et moderne devant le Paseo del Buen Pastor, l'ancienne prison des femmes, transformée en un centre culturel aux lignes modernes harmonieuses. La foule était imposante, paisible, familiale, encadrée, à notre surprise, par nombre de policiers. Constatant que personne ne parlait aux policiers, j'ai engagé la conversation avec une jeune policière qui est demeurée sur sa réserve. Dans tout le pays, il nous a semblé que les rapports demeurent tendus avec les agents de l'ordre, en tout cas différents des rapports que nous entretenons, nous, avec les forces policières, une différence imputable sans aucun doute au souvenir des années de répression. Notre séjour coïncidait avec la 22^e rencontre nationale des femmes argentines. Des milliers s'étaient donné rendez-vous à Córdoba. Parmi les slogans les plus percutants ou insolites, il y avait ceux-ci scandés devant la cathédrale face à des militantes catholiques : « Saquen sus rosarios de nuestros ovarios » ou « Iglesia basura, sos la dictadura » (« Retirez vos rosaires de nos ovaires »; « Église ordure, tu es la dictature »). Cette convention compliqua ici encore notre recherche d'hébergement. Nous avons bien fini par trouver une chambre : celle de l'hôtel Claridge s'est révélée la pire et l'une des plus chères du séjour argentin. Se coucher après avoir passé 64 heures hors d'un lit offrait déjà un répit apprécié. Mais dès le lendemain, découvrant que des puces nous avaient précédés sur le matelas, nous déménagions à l'hôtel Domar où une vieille aubergiste, charmante, engageante, m'appelait « mi amor »! Les Argentines, ai-je constaté avec une sympathie réelle, usent facilement de mots doux qui chez nous seraient réservés au cercle des intimes.

Nous avons de la chance : il fait toujours beau. La nature se charge de feuilles et de fleurs de jour en jour. Nous rangeons des vêtements devenus trop chauds en ce printemps austral. Nous nous plaisons énormément en Argentine. Nous avons déjà accumulé plus de 1000 photos pour soutenir et illustrer nos propos, nos impressions et expériences... et plus encore.

=====

Salta – 20 oct.

Nous avons pris beaucoup de retard dans nos rapports au début quotidiens. Notre programme est tellement chargé qu'il ne m'est pas toujours possible le soir de trouver le temps et l'énergie pour aller dans un cybercafé rédiger des comptes rendus.

Lundi, nous sommes allés à Alta Gracia, en banlieue sud de Córdoba, visiter une estancia jésuite inscrite au Patrimoine de l'Unesco. Celle-ci a fonctionné comme entité agroindustrielle de 1643 jusqu'au début du XIX^e siècle. Elle témoigne de l'extraordinaire sens d'organisation et de gestion des Jésuites au plan de l'économie, mais aussi de leur savoir en termes d'architecture. J'y ai fait la connaissance de l'*algarrobo*. Les Jésuites en tiraient du bois de charpente, des meubles et élaboraient des aliments ou une boisson à partir des gousses et des graines. Le nom (d'origine arabe) pourrait faire croire qu'il s'agit d'un arbre transplanté du monde méditerranéen oriental (*Ceratonia siliqua*), mais il s'agit de fait d'une espèce autochtone (*Prosopis sp.*) assimilée au premier en raison de ses gousses; les autochtones du nord-ouest en tirent le *patay*, un pain. Un autre cas de dénomination importée d'ailleurs, assez fréquent dans la botanique.

Nous avons par la suite visité la maison (Villa Nydia) où la famille d'Ernesto Che Guevara a habité dans les années 1930. Ce fut une sorte de pèlerinage. Les nombreux visiteurs y étaient comme des pèlerins

prenant des photos des artefacts significatifs de la jeunesse du Che, dont son vélo Cucchiolo équipé d'un moteur et une réplique de la moto Norton (*La poderosa II*) avec laquelle il entreprit le voyage en Amérique du Sud avec son ami Alberto Granado, expérience dont Walter Salles a tiré un très beau film (*Motorcycle Diaries* ou les *Carnets de moto du Che*). Parlant de Guevara, j'avais espéré visiter à Córdoba le nouveau Museo Superior de Bellas Artes Palacio Ferreyra consacré à la plus riche collection d'artistes de la province. Mais l'inauguration avait encore été reportée. La famille Ferreyra fut une très riche famille de Córdoba. Chinchina Ferreyra, à 16 ans, fut le premier grand amour du Che, bien que tous deux aient appartenu à deux mondes opposés. Che semblait prendre un malin plaisir à provoquer par son costume et ses propos celle qui aurait pu devenir sa belle-famille. Pour se faire une idée du statut social des Ferreyra, qu'il suffise de mentionner qu'un litige l'oppose au gouvernement provincial concernant la valeur du Palacio Ferreyra exproprié qu'un tribunal a récemment fixée à 50 millions de pesos.

Mardi, nous avons revisité le centre-ville de Córdoba : la *Manzana jesuítica*, son église à la voûte remarquable (une carène de navire inversée conçue par un architecte jésuite qui avait travaillé aux Pays-Bas, une ossature de cèdre importée du Paraguay), l'Université nationale (plus de 100 000 étudiants). Puis nous avons mis le cap vers le nord. Venant de Mendoza et de Córdoba, au terroir propice à l'agriculture et à l'élevage, la province de Santiago del Estero nous a paru très pauvre. La végétation est celle de la steppe, les cactus candélabres y dominant. Seuls les moutons et les chèvres semblent s'y adapter. Le long des routes on vend des couvertures de laine et des bois aux formes diverses. Cette image de pauvreté associée à la steppe me rappelle le Mexique du Nord entre Monterrey et San Luis Potosí. La ville de Santiago del Estero me ramène au tiers monde : des édifices bas (deux étages), tout en ciment, décolorés, des trottoirs en mauvais état, un éclairage nocturne minimal, un manque d'arbres.

Mercredi nous avons poursuivi par Tucumán, passant par Tafi del Valle, le lieu de villégiature des *tucumanos*, nous donnant l'occasion de voir notre première forêt luxuriante et de beaux escarpements parcourus par un enchaînement de lacets et de virages en épingles. Nous avons reconnu Quilmes, l'un des principaux sites archéologiques d'Argentine, trop tard pour y faire un arrêt. L'arrivée à Cafayate marque le point d'aboutissement d'un long périple commencé à Bariloche. En huit nuits, nous avons eu six hébergements différents et deux nuits en autocar. Au positif, nous profitons de ces déplacements pour découvrir le pays dans sa réalité diverse, ses paysages, son agriculture, ses activités économiques, ses beautés, ses laideurs, l'Argentine du premier monde dans ces centres-villes et l'Argentine du quart monde dans les baraquements des périphéries, dans certaines campagnes. Nous descendons à l'Hostal del Valle, une charmante auberge familiale, avec son magnifique patio fleuri, où, apprendrons-nous au retour, notre fils Nicolas a couché également en février 2006.

Jeudi, ce fut d'abord la visite de vignobles (*bodegas*). Les vendanges ont lieu ici en février et mars. Puis ce fut l'excursion à la Quebrada de las Conchas, une ancienne mer intérieure, à parcourir à pied des formations géologiques aux formes les plus variées, à escalader des escarpements, des collines de roches aux couleurs les plus saisissantes dues à la présence d'oxydes (fer, cuivre, soufre, etc). Elles ont des noms définis par leurs matériaux (*Yesera*) ou leurs formes (*Llamas, Tres Cruces, Anfiteatro*). Les *Castillos* nous faisaient penser aux falaises de grès rouge de Petra en Jordanie (*La dernière croisade* avec Indiana Jones). La Gorge du Diable est l'une de ces formations verticales à la façon d'une cheminée.

Vendredi, nous avons fait une longue excursion de Cafayate à travers les Valles Calchaquies, Cachi et la Cuesta del Obispo: on a ainsi pu pénétrer dans les villages, parler à un vieil homme (enseignant), voir des panoramas de rochers spectaculaires, effectuer une descente de 1600 m en 22 km, voir une forêt de cactus candélabres (*cardones*), le tout avec un couple charmant de Buenos Aires avec qui nous avons beaucoup échangé, ri, car nous étions quatre dans une Land Rover et le guide d'origine autochtone et locale était une encyclopédie sur tous les sujets reliés au milieu que nous visitions. Les *cardones* sont des cactus géants semblables aux *saguars* du sud-ouest des États-Unis. Leur croissance est très lente, n'atteignant leur premier mètre qu'au bout de 30 ans. Certains, de plus de 10 mètres, seraient donc plus que centenaires. On en retrouvera de nombreux spécimens au nord de Jujuy. Quant au río Calchaquí, il était le plus souvent sec sur son parcours, en raison d'une sérieuse baisse du débit en amont.

L'Argentine du Nord offre le plus au voyageur sur le plan géographique, social ou humain dans l'espace le plus concentré. La Patagonie est plus exotique (glaciers, animaux), mais elle est immense. Il faut des jours et des moyens de transport variés, souvent l'avion pour se déplacer. Pour les amateurs de trekking, la Patagonie est un paradis, mais notre voyage n'était pas orienté vers le trekking de montagne. Nous nous sommes très bien débrouillés malgré notre âge. Il arrivait que nous soyons les plus âgés. À la Quebrada de las Conchas, j'étais le plus âgé et le plus agile, suivant et concourant avec le guide dans les ascensions de monticules et de murs de pierres. Vous pourrez apprécier grâce aux photos. Éliane m'a vraiment impressionné lors d'efforts physiques soutenus. Nous avons fait beaucoup de marche et de déplacement en ville et dans des milieux parfois accidentés. Marcher 10 km dans une journée a été notre ration quasi quotidienne depuis notre arrivée en sol argentin. Nous aimons découvrir les lieux physiquement.

Éliane a transféré hier sur un DVD le contenu de deux cartes de 2 Go, soit plus de 1500 photos prises depuis notre arrivée. Ensemble nous approchons les 2000 photos.

=====

Salta – 21 oct.

Sise dans la superbe vallée de Lerma, Salta est la « très belle » (*sagta* en langue aymara). Un bâtiment (le Cabildo et Museo Histórico del Norte) subsiste de l'époque (1626) où il fut construit pour accueillir le siège de la vice-royauté qui ne s'y installa jamais. Des *salteños* prétendent être les vrais *criollos* de l'Argentine, ayant pris soin de ne pas se mélanger avec des générations d'immigrants.

En ce troisième dimanche d'octobre, « fête des mères » en Argentine, nous rentrons d'une longue excursion au nord de Jujuy, notre troisième excursion en trois jours, pour un total de 30 heures de déplacements dans des microbus ou en 4x4. La Quebrada de Humahuaca est un autre site du patrimoine de l'Unesco, combinant des formations géologiques et des villages autochtones attestant de l'implantation des peuples collas. Les églises sont les bâtiments les plus impressionnants, moins par leur taille que par leur style (construits en adobe), leur ornementation faite de bois de cardon, leurs peintures de facture *cuzqueña* (ainsi celles de l'église de San Francisco de Paula, à Uquía, ces *ángeles arcabuceros* : les alliés de Dieu sont des anges blancs armés et vêtus à l'espagnole, supports et témoins d'une pédagogie de l'évangélisation). Humahuaca abrite un gigantesque monument en bronze dédié aux héros de l'Indépendance pour ce qui fut la bataille la plus sanglante. Un jeune Colla de 15 ans nous a servi de guide, un garçon extraordinaire, un narrateur qui affichait une belle maîtrise de son sujet. Il nous a récité un poème de son cru : *Yo jamás fui niño*. En route, nous avons aperçu les traces d'une erreur humaine et écologique. On a importé il y a plusieurs décennies le *pasto cubano* en vue de nourrir le bétail. Mais le bétail argentin ne mangeant pas cette plante qui produit une grande quantité de fleurs trois fois l'an (autant de graines), la plante, sans prédateurs, s'est reproduite à gogo, étalant ses fleurs jaunes dans la nature, se substituant à la flore locale. Des recherches en cours indiquent que la plante pourrait cependant servir à décontaminer des sols affectés par des produits pétroliers.

Le samedi fut consacré à visiter Salta. La place centrale (9 de Julio), la cathédrale (où reposent les urnes de héros militaires, dont Güemes) et deux musées. Le Musée archéologique accueillait une exposition faite de 150 pièces rassemblées par un collectionneur local, dont celles de la culture Condorhuasi (-500/+250) du Nord-est argentin, des éleveurs de lamas. Malheureusement l'éclairage déficient empêchait d'apprécier de magnifiques céramiques. Le Museo Histórico del Norte met en vedette des céramiques, des armes, des statues propres aux autochtones du Nord, des meubles coloniaux, des cartes de Salta et des éléments du bâtiment ancien. L'église de San Francisco surprend avec ses couleurs vives de sa façade. Nous avons mangé chez Doña Salta, restaurant réputé pour ses plats régionaux (*tamales, humitas, huaschalocro, cazuela de cabrito*) servis par des hommes en tenue de gauchos.

Demain lundi nous entreprendrons un long déplacement (vers Posadas, puis San Ignacio Miní, au total plus de 24h en bus) vers les fameuses chutes Iguazú, où nous serons jeudi.

=====

Puerto Iguazú – 24 oct.

Aujourd'hui, un court trajet de 4h30 nous a conduits de San Ignacio à Puerto Iguazú en prévision de l'excursion demain aux célèbres chutes placées à la frontière de trois pays.

Hier fut une journée assez sage consacrée à visiter ce qu'il reste de la mission de San Ignacio Miní. Les Jésuites fondèrent à partir de 1609 30 villages guaranis entre le Brésil (7), le Paraguay (8) et l'Argentine (15). En 1768, au moment de l'expulsion des Jésuites, ces 30 villages comptaient près de 90 000 habitants contre 28 000 en 1647 et 141 000 en 1732. San Ignacio Miní, fondé en 1610, victime des raids des *bandeirantes*, dut être transféré en 1636, puis refondé sur le site actuel en 1696. La mission fut détruite en 1817, sur l'ordre du président paraguayen Francia, un nationaliste anticléricaliste, puis restaurée dans les années 1940. C'est la mission qui a été la mieux reconstruite. Le centre d'interprétation expose une maquette et une vidéo (www.arsvirtual.com). La communauté en vint à compter 4000 habitants sur environ 14 ha (contre les 6 ha qu'occupe le site aujourd'hui). L'organisation spatiale et la sculpture demeurent encore impressionnantes. L'art se convertit en l'expression la plus forte des échanges entre deux cultures. Les Guarani allèrent au-delà des formes promues par les Jésuites en créant des milieux, des couleurs et des sons différents. Ces pierres de grès rouge verdies par la végétation luxuriante ont une âme. L'espace et l'ambiance mélangeant le silence et l'air humide sont propices au recueillement.

Pour vous montrer quel genre de voyageurs nous sommes, je donnerai un exemple. En arrivant à Puerto Iguazú, nous avons aperçu une magnifique chapelle dédiée au gaucho Gil, un bandit social mort vers 1850 auquel nombre d'Argentins rendent un culte. Condamné à la mort, Gil aurait guéri le fils de son bourreau en échange de son enterrement. Des chapelles dédiées au gaucho Gil jalonnent les routes, notamment dans les provinces vouées à l'élevage (ex. Salta, Santiago del Estero). Comme il était impossible de photographier depuis l'autocar, nous avons donc marché plus de 6 km en plein soleil depuis notre hôtel le long de la route menant à San Ignacio pour retrouver le sanctuaire et en tirer plusieurs photos d'ensemble et de détails, des photos qui illustrent bien la religiosité et les croyances populaires. Nous avons vu plusieurs petits autels précédemment, le long des routes, mais aucun n'avait cette qualité et cette ampleur. Ce culte nous a paru encore plus diffus que celui rendu à Deolinda « Difunta » Correa qui bénéficie aussi d'autels généralement caractérisés par la présence de bouteilles d'eau (ne serait-elle pas morte de soif transportant son enfant?). On prête à cette femme morte en 1841 dans le désert entre San Juan et La Rioja des miracles. Patronne (non reconnue par l'Église) des routiers, son sanctuaire à l'est de San Juan fait l'objet d'un pèlerinage quand à Pâques et à Noël affluent quelque 200 000 visiteurs.

La religiosité des Argentins m'a d'ailleurs surpris. Celle des Mexicains que je connais bien est certes plus exubérante et généralisée. Celle des Argentins me ramenait au Québec de mon enfance dans un village, avec ses croix aux carrefours, ses autels dans les maisons, ses processions à certaines fêtes, ses pèlerinages, ses cultes et invocations. Ainsi j'ai fait connaissance avec san Cayetano (de Thiene, 1480-1547), un noble vénitien qui consacra sa vie aux pauvres, fondant un ordre religieux et même une banque. Fêté le 7 août, il est le patron des chômeurs et de tous ceux qui cherchent un travail. Une des prières dit : « Oh glorieux saint Cayetano, Père de la Providence, ne permets pas que manque dans ma maison la subsistance et de ta main généreuse je demande une aumône matérielle et humaine. »

Puerto Iguazú – 25 oct.

Aujourd'hui, nous avons passé plus de 6 heures dans le Parque nacional de Iguazú pour aller admirer les chutes d'Iguazú, bien connues par le film *Mission*. L'aménagement est de première qualité. La beauté du spectacle vient d'une combinaison extraordinaire: le nombre de chutes (275), le volume d'eau, le bruit fracassant, les couleurs de l'eau, l'immensité de l'arc que décrit l'ensemble (2,7 km), mais surtout le milieu subtropical dans lequel se déploient cette féerie de sons et de couleurs, cette puissance, cette luxuriance. Les animaux que l'on peut observer tout au long des parcours ajoutent au plaisir visuel et auditif des chutes. Nous avons identifié une vingtaine d'espèces de papillons, mammifères, reptiles, oiseaux (toucan, tortue, caïman, coati, morpho, etc.). Un des grands moments de notre voyage. Les photos prises en témoignent abondamment.

En soirée, nous avons eu une longue conversation avec une jeune femme très loquace rencontrée sur un banc en face d'une terrasse. L'orchestre jouait alors *Ojos de cielo* de Victor Heredia, une chanson que j'aime particulièrement et par laquelle j'engageai la conversation. L'échange glissa rapidement vers une comparaison de la condition féminine en Argentine et au Canada. Les jeunes femmes étaient, à son avis, beaucoup trop dépendantes des hommes, des « machistes » par surcroît, ce qui faisait d'elles des rivales jalouses, hargneuses parfois jusqu'à la violence, soumettant leur corps à des exercices, voire à des chirurgies, afin de se conformer aux attentes et au plaisir des hommes. Elle aspirait, pour sa part, à cette liberté dont jouissent les femmes du Nord, l'égalité dans l'emploi, un meilleur équilibre dans le couple, le droit à l'avortement. En voilà une autre pour qui l'émigration représentait une tentation sérieuse. Sa vie à Misiones lui semblait bloquée. Son compagnon, musicien, visiblement agacé de la voir ainsi converser longuement avec un étranger, la ramena, à minuit, telle Cendrillon, aux réalités locales!

=====

Buenos Aires – 28 oct.

Nous sommes à Buenos Aires depuis vendredi après-midi. Nous avons adopté la vie des *porteños* (le nom donné aux habitants de Buenos Aires, un port). Notre chambre-studio nous permet de faire des courses, d'acheter des aliments et de cuisiner des repas en alternant avec les visites au restaurant. C'est une façon de mieux nous intégrer à la vie réelle des Argentins. Quel repos de ne plus avoir à transporter (une journée sur deux en moyenne) deux gros sacs à dos, les deux petits ou moyens, et nos deux sacs à la ceinture (pour les appareils photo, les guides, etc.) : soit six sacs, sans doute plus de 50 kg au total qui nous ont accompagnés depuis notre départ de Montréal, que l'on a délesté de sachets de noix (apportés pour tromper la faim lors des longs déplacements) et qu'on a enrichi de quelques souvenirs achetés en route.

Samedi nous avons marché dans notre quartier, San Telmo, l'un des plus vieux quartier de Buenos Aires où habitaient les gens riches jusque vers 1871 quand une épidémie les a fait émigrer vers le nord (Recoleta, Palermo, devenus les quartiers chics actuels). Le quartier a conservé un charme certain. Certaines rues, telle Defensa, comptent de jolies boutiques, dont plusieurs dédiées aux antiquités.

Nous avons marché jusqu'au Centre civique, là où se dressent la Cathédrale métropolitaine (avec son portique néoclassique, ses douze colonnes, pour les douze apôtres, et son magnifique frontispice triangulaire) et la Casa Rosada, l'équivalent de la Maison blanche à Washington. Le rose viendrait d'un désir de différenciation et d'une teinture de la pierre obtenue avec du sang de bœuf traité au saindoux. La cathédrale abrite le mausolée du premier héros national, le général San Martin, une association assez répandue en Argentine entre l'Église et l'État (sous la forme de héros militaires, et ici d'une garde, les Grenadiers).

La Place de Mai fut le théâtre de protestations par les mères des disparus et assassinés (30 000?) au temps de la dictature militaire (1976-1983). Chaque semaine depuis des années (plus de 20 ans) des femmes tournent en rond sur la place, un foulard sur la tête, pour réclamer des comptes à la dictature, puis presser le gouvernement civil à faire justice. Aujourd'hui, on a peint les silhouettes des foulards disposées en cercle pour commémorer cette action courageuse qui a conscientisé la nation.

Hier soir nous sommes allés chez José et Marcela, des amis argentins qui connaissent bien le Québec. José prépare un doctorat à l'UdeM sur une comparaison de la crise des années 30 au Québec et en Argentine. Nous étions une dizaine de personnes. Nous avons échangé sur la situation en Argentine et au Canada et nous avons discuté de notre voyage et de nos impressions. Nous avons eu beaucoup d'échanges avec les Argentins (sûrement avec une cinquantaine de personnes depuis notre arrivée), mais toujours avec des individus, au plus avec des couples. C'était la première fois que nous avons une discussion en groupe. Ce fut un grand moment de socialisation dans notre voyage.

Aujourd'hui les Argentins vont aux urnes pour élire un président, des gouverneurs (par province, 28 je crois), des députés et sénateurs nationaux et des intendants (maires). L'Argentine aura une présidente ce soir, car ce sont deux femmes qui mènent dans les sondages. Tout indique que Cristina Fernández

succèdera a son mari, Nestor Kirchner. Les Argentins sont très critiques envers la classe politique. Les accusations de corruption pleuvent. Ils ne se font plus d'illusions tant les déceptions ont été grandes. L'Argentine a connu des décennies de dictatures, de gouvernements personnalistes, des périodes d'hyperinflation (des taux annuels supérieurs à 100 % n'ont pas manqué: actuellement le taux réel approcherait 20 %). Les partis politiques sont fragmentés, faibles. Les candidats se présentent alors dans le cadre de coalitions qui ont un air artificiel. Les programmes se ressemblent. Les discours sont grandiloquents, mais les projets fermes sont rares, car chaque coalition veut rassembler le plus d'électeurs en évitant des projets trop précis qui diviseraient des bases fluides. Les Argentins n'ont pas eu les gouvernements qui leur auraient permis de réaliser les promesses dont leur pays était porteur au début du 20e siècle. Une polarisation du vote est assez évidente, les plus pauvres votant pour l'administration Kirchner parce qu'elle a veillé à distribuer des avantages par le biais de programmes sociaux de facture clientéliste.

De notre côté, nous avons poursuivi notre découverte de Buenos Aires. Nous sommes allés visiter le cimetière Recoleta. J'y étais allé en 1989. J'ai été encore plus impressionné que la première fois. J'ai constaté à quel point les familles d'immigrants avaient intégré les usages funéraires des grandes familles *criollas*. J'ai reconnu les mausolées d'immigrants arméniens, grecs et surtout italiens qui sont parmi les plus extravagants. Il y a un exhibitionnisme trouble à exposer ainsi les cercueils luxueux au regard de tous. Un mausolée récent comporte même une turbine d'aération sur le toit comme s'il s'agissait d'une maison. Nous avons marché de Recoleta à San Telmo par Alvear, Avenida 9 de Julio, Lavalle, Florida, Defensa découvrant la diversité des immeubles, l'architecture, l'urbanisme. La *Feria de las Artesanias* nous a déçus. La qualité des pièces offertes nous a semblé médiocre. L'intérêt vient de la fréquentation de la rue par une foule de marcheurs, de badauds et les scènes de rue qu'elle attire.

Il fait 27° et il y plus d'une semaine que nous n'avons pas connu la pluie. Demain nous ferons un tour de ville en groupe. C'est la façon la plus prudente de reconnaître certains quartiers dangereux (je pense particulièrement à La Boca) sans risquer des agressions et le vol d'un appareil photo.

=====

Buenos Aires – 29 oct.

Pour l'une des rares fois dans notre vie de touristes, nous avons acheté un tour de ville. Nous avons visité dans notre carrière de voyageurs des dizaines de grandes villes. Chaque fois nous l'avons fait à notre rythme, en transport public, à pied, avec un guide à la main, après nous avoir documentés. À Buenos Aires nous avons opté pour un tour de ville. Nous devions le faire samedi le lendemain de notre arrivée. Pour diverses raisons, nous ne l'avons fait que lundi matin. Ce tour nous a confortés dans nos préjugés. Les commentaires étaient superficiels et descriptifs. Nous avons donc peu appris, refaisant en car ou à pied plusieurs sites que nous avons déjà découverts par nous-mêmes samedi ou dimanche.

Le principal intérêt du tour fut d'aller en groupe à La Boca de Riachuelo, un quartier considéré comme le plus dangereux de Buenos Aires. Ce quartier fut le point d'ancrage de familles immigrantes au tournant du XX^e siècle. On s'entassait dans ces maisons situées près du port de Buenos Aires (les *conventillos*). Une rue a été restaurée (*El Caminito*), les maisons ont des couleurs vives, des artistes y vendent leurs œuvres. C'est pittoresque. Mais les touristes doivent s'en tenir à cette rue et ne pas s'en écarter, ce qui peut être tentant pour aller photographier des maisons plus authentiques, mais dans un état lamentable de dégradation. La Boca a très mauvaise réputation, justifiée apparemment. Mais les policiers sont nombreux à veiller à la sécurité des visiteurs qui se limitent à la calle El Caminito. Nous avons aussi visité le stade où joue l'équipe locale Boca Juniors, l'une des meilleures équipes argentines, celle dans laquelle s'est développé Diego Maradona, le *pibe de oro* (gamin en or), l'un des joueurs de football les plus doués.

Un peintre s'est identifié à ce quartier : Benito Quinquela Martín (1890-1977). Il en a immortalisé les travailleurs du port, le milieu et la culture dans des centaines de toiles qu'on peut admirer dans son musée local ou ailleurs (comme au MNBA). Son œuvre et son inspiration pour d'autres artistes ont contribué à revitaliser ce quartier. On a restauré l'habitat caractéristique du quartier. Des *conventillos* sont devenus

des boutiques destinées aux touristes. Mais quantité de gens pauvres continuent d'y habiter dans des logements loués à 200 \$A (soit 70 \$).

En sortant de La Boca, nous sommes passés dans Puerto Madero, aux antipodes quant au chic, au coût et à la classe qui peut se permettre d'habiter des condos qui se vendent à 6000 \$ le mètre carré. Deux habitats qui se voient à moins de deux km l'un de l'autre. Puerto Madero a été créé par une corporation formée de deux actionnaires (l'État argentin et le Gouvernement autonome de Buenos Aires). C'est le dernier des 47 quartiers qui composent Buenos Aires.

Nous avons visité l'atelier-galerie de Miguel Angel Biazzi (sur Defensa 763), en tournée en Europe et conversé avec son fils Maximiliano. Son œuvre intègre la cosmovision des autochtones ainsi que plusieurs artefacts (masques ou céramiques notamment) identifiés à leur culture. On peut apprécier son œuvre sur son [site](#).

=====

Buenos Aires – 31 oct.

Nous avons consacré notre journée d'hier à une excursion en train à Tigre. Nous avons pris le catamaran pour remonter le rio Luján et voir les résidences et installations bâties sur le fleuve. C'est joli, champêtre. En route nous avons vu le train des *cartoneros* (des chiffonniers qui font office de recycleurs pour tout, mais avec des revenus misérables et dans des conditions d'insalubrité). San Isidro présente un autre visage de l'Argentine avec des villas suburbaines. Donc comme toujours un voyage instructif au plan sociologique. Au retour, à partir de la gare Retiro, nous avons arpenté la calle Florida, commerciale et très animée vers 16 h, et de là nous avons marché jusqu'à notre quartier.

Aujourd'hui il pleut, la seconde journée arrosée depuis notre arrivée en Argentine, la première depuis notre excursion à Alta Gracia. Nous consacrons la journée à visiter deux musées, le MALBA et le MNBA. Le MALBA présente une excellente collection d'œuvres latino-américaines (plus de 270 classées par décennie) du 20^e siècle. On y trouve des artistes argentins tels Alejandro Xul Solar (neocriollismo), Antonio Berni (*La gran tentación*, un collage; *Juanito dormido*, un recyclage), Pablo Suárez (*La exclusión*, 1999 : un homme accroché à un train, les yeux sortis des orbites, affiche son effroi). Trois architectes de Córdoba en ont conçu la structure (calcite, verre, jardins-terrasses). Le MNBA abrite une sélection d'œuvres européennes que nous avons choisi d'ignorer au profit de son remarquable survol des œuvres les plus représentatives de l'histoire des beaux-arts en Argentine. La collection argentine valait déjà plusieurs heures de contemplation que je poursuivrai en parcourant le cédérom que j'ai acheté. Nous avons terminé la journée à visiter plusieurs librairies sur la rue Corrientes ou Santa Fe pour y acheter quelques ouvrages et des disques d'artistes argentins (Alberto Plaza, Susana Rinaldi).

=====

Buenos Aires – 1^{er} nov.

Ce matin, nous avons projeté de visiter deux musées de San Telmo (Museo de Arte Moderno et Museo Histórico Nacional) : les deux étaient fermés pour des rénovations, une situation qui s'est reproduite à plusieurs reprises lors de notre voyage, généralement expliquée par des retards dans le calendrier des travaux. Je suis retourné au centre-ville pour photographier certaines peintures au MNBA. En route j'ai pu apprécier la vie citadine au milieu de la journée, la foule bigarrée, les rues bordées d'arbres, les fontaines sur Aranceles, en direction de Recoleta, les *porteñas* plus sveltes qu'ailleurs et qui s'appliquent, il me semble, à mettre en valeur leur corps, surtout leur poitrine.

Il est 14h30 à Buenos Aires (13h30 à Montréal) et nous bouclons les valises. Dans deux heures nous partirons pour l'aéroport et pour le retour. Dans moins de 24 heures nous serons au Québec et terminerons l'automne avec vous tous dans le froid. Nous aurons vécu depuis Ushuaia jusqu'à Puerto Iguazú de grands écarts de température, entre 0° et 32°, préparant l'hiver ou prolongeant l'été, selon le cas. Heureusement, en un mois, nous n'avons essuyé que deux jours de pluie (plusieurs heures) et deux averses.

Retour sur le voyage

Ce fut un très beau voyage du début à la fin, sans aucun incident, mais combien fatigant en raison des longs déplacements (près de 12 000 km – dont 6000 par voie terrestre – représentant plus de 120 heures passées sur des vols, dans des autocars ou dans des gares), des nombreuses excursions (pour une soixantaine d'heures) et des onze changements d'hébergement. L'Argentine, après tout, s'allonge sur 3700 km du nord au sud et mesure 1200 km dans sa plus large section, ce qui en fait le 8^e pays au monde pour son étendue.

Le séjour à Buenos Aires fut super, un véritable couronnement de ce voyage. Son éclectisme architectural, son urbanisme, ses foules, ses boutiques, ses musées, ses cafés, ses places font de Buenos Aires une ville vraiment fascinante pour les visiteurs. Avec ses 47 quartiers, plusieurs à l'identité bien marquée, elle offre une diversité indéniable qu'un séjour d'une semaine ne permet d'entrevoir que bien partiellement. On s'en convaincra en lisant l'ouvrage de Germinal Nogués, *Buenos Aires; ciudad secreta* (Ed. Sudamericana, 2003, 983 p.), lequel aligne des descriptions et des anecdotes pour les 47 quartiers. Ces quartiers qui furent et demeurent la base de l'identité des *porteños* et sans doute une source de l'atomisation qui sévit sous la dictature et le néolibéralisme de Menem.

Nous revenons avec près de 4 000 photos. Partout, en route et dans nos déplacements, nous avons saisi sur le vif le beau, l'esthétique, le pittoresque, le positif, mais aussi la misère, le négatif, le laid, l'insolite, le troublant. Nous passerons des heures à les visionner, à éliminer les moins réussies, à rédiger des légendes pour celles que nous conserverons, sans doute plus de 2000. Nous avons accumulé aussi des dizaines de pages de notes, d'impressions, de commentaires sur quantité de thèmes depuis l'économie, la politique, la mode, la cuisine, les usages, les arts, des notations que ce rapport n'a souvent qu'effleurées si tant est qu'il les a abordées.

L'Argentine a de formidables atouts pour séduire le voyageur. On y vient sûrement pour ses paysages, ses montagnes, ses glaciers, ses lacs andins cristallins, pour les chutes d'Iguazú. Pour sa faune marine (baleines, manchots, loups marins, etc.), pour ses oiseaux ou pour sa flore originale accessibles dans de grands parcs nationaux ou provinciaux. Pour sa culture, depuis celle qui gravite autour de ses populations autochtones, celles du nord-ouest ou de Misiones, ou celle qui prend appui sur l'estancia, faite de gauchos et de joutes plutôt folkloriques, celle enfin qui s'affiche dans les bâtiments, l'urbanisme, les musées. On y vient surtout pour les Argentins, ouverts, accueillants, à la sociabilité engageante, à l'entregent spontané, comme l'exprime bien le rituel du maté. Ils sont les meilleurs ambassadeurs pour leur pays, d'autant plus que le tourisme prend de l'essor et que de plus en plus de gens en dépendent pour leur travail ou pour leur profit. Le tourisme national se développe également, en relation inversement proportionnelle à l'enchérissement des voyages à l'étranger pour les Argentins. L'Argentine est devenue une destination prisée pour le tourisme international tant pour ce qu'elle offre que pour les prix auxquels elle offre l'accès à ses beautés naturelles, au transport, à l'hébergement, à sa cuisine, à ses vins, à ses musées.

Pour le touriste, du moins pour celui qui voyage par goût de l'aventure à la façon d'un routard, assez proche du quotidien local, l'Argentine demeure en effet une bonne affaire, même en Patagonie où les prix sont nettement plus élevés. Un voyage (d'un mois) comme celui que nous avons effectué revient, en excluant les achats personnels, à environ 6 000 \$ pour deux personnes, dont plus de la moitié représente le coût des billets d'avion pour le vol vers Buenos Aires et les quatre vols intérieurs (plus de 6000 km). Le transport par autocar est très modique, selon nos critères, soit environ 3,65 \$ pour chaque tranche de 100 km, en incluant deux trajets de nuit (*cama*). Tous les gîtes, auberges ou hôtels, à une exception près, offraient un confort adéquat pour un coût moyen de 30 \$. Et certaines de nos descriptions montrent que nous avons bien mangé et bu, en nous concentrant sur les plats argentins ou en achetant des produits argentins, ce qui va de soi lorsqu'on est en Argentine! Pourquoi un voyageur voudrait-il manger de la cuisine d'ailleurs quand la cuisine locale, elle-même déjà largement métissée, se révèle appétissante?

Tout n'est évidemment pas rose (ou vert, pour l'espoir!) dans cette Argentine que nous avons parcourue! Les problèmes sont légion. Certains usages peuvent déconcerter. Les Argentins abusent du sucre, des pâtisseries, des bonbons. Est-ce l'envers d'un autre abus, le sel (et de la viande pour ceux qui peuvent se la permettre régulièrement), une source de calories bon marché? Les sacs de plastique sont ici aussi une plaie. On les retrouve partout libérés dans la nature, dans les villes et dans les campagnes, accrochés aux arbustes dans la Patagonie, foisonnant aux abords des villes comme à Santiago del Estero.

Les taudis près de la gare Retiro ou à la sortie de La Boca, en bordure des principales villes, les itinérants dans les centres-villes et les parcs, les nombreux chiffonniers et recycleurs témoignent sur les laissés pour compte d'un développement très inégal, aggravé par la corruption, l'évasion fiscale, l'extroversion commerciale, le chômage. Les grands écarts sociaux sont en effet une calamité pathétique. La décennie du néolibéralisme (les années 90) a engendré beaucoup de misère. La crise de 2001-2002 a représenté une descente aux enfers pour beaucoup d'Argentins. Des économies difficilement accumulées ont été emportées par la crise financière, la fin de la convertibilité, la dévaluation brutale. Les plus pauvres se sont retrouvés encore plus pauvres. Le gouvernement Kirchner a certes réussi à endiguer l'appauvrissement. Il a multiplié les programmes (les fameux « plans ») visant à atténuer les effets les plus dramatiques. La proportion de pauvres a reculé (de 58 % à 24 % entre 2002 et 2007), mais c'est encore plus que dans les années 80. L'inflation – un mal qui a rongé le pays depuis plus d'un demi-siècle – a redressé la tête récemment, malgré les efforts du gouvernement pour la camoufler, et pourrait se situer à plus de 15 % pour l'année 2007. Les salaires n'ont pas suivi, pas plus que les pensions ou les indemnités. Dans cette Argentine jadis vue comme la patrie des carnivores beaucoup ont faim et des enfants doivent travailler pour compléter le revenu familial. L'Argentine a glissé au cinquième rang des pays d'Amérique latine pour le taux de mortalité infantile (15 p. mille), un taux trois fois supérieur à celui de Cuba et du Canada.

Entre-temps, la violence est devenue une sérieuse préoccupation des citoyens. Une enquête périodique faite par l'Instituto Torcuato di Tella révèle qu'en 2006, pour les principales villes du pays (Buenos Aires, Córdoba, Mendoza, Tucumán, Rosario) quatre ménages sur dix comptaient des membres qui avaient été victimes d'une forme de délinquance, tel le vol dans les domiciles ou surtout sur la voie publique. Les agresseurs avaient en moyenne 23 ans. Les médias font grand cas, il m'a semblé, de tous les attentats, des crimes contre les personnes ou les biens, ce qui est de nature à amplifier le sentiment d'insécurité chez nombre d'Argentins. C'est en même temps une façon de critiquer le gouvernement Kirchner qui n'en ferait pas assez pour la sécurité personnelle. Même les déplacements en métro ou en taxi sont l'objet de précautions inattendues, particulièrement en soirée. Ainsi les *porteños* prudents ne hélèrent pas un taxi sur la rue, mais préférèrent appeler un radio-taxi. La situation à Buenos Aires – où la vie nocturne est trépidante – est cependant moins préoccupante qu'à Mexico, Bogotá ou Rio. Parlant des taxistes et reprenant une observation de mon ami Miguel Olivera, j'ajouterais que les touristes doivent se méfier de leurs propos souvent très caustiques envers le gouvernement ou la politique. L'historien que je suis doit appliquer à leurs propos les mêmes critères qu'il applique à tous les témoignages. La vision des taxistes tend en effet à épouser ou à refléter celle des clients qui commentent l'actualité et avec qui ils interagissent. C'est d'ailleurs de la bouche d'un taxiste d'El Calafate que j'entendis les propos les plus dévastateurs sur le couple Kirchner.

L'évasion fiscale représente également un problème sérieux faute d'une réforme conséquente maintes fois promise, mais jamais réalisée. Le travail au noir est très important : les employeurs y recourent pour éviter les charges sociales ou pour dissimuler des revenus, donc l'impôt sur les profits, les employés pour échapper à l'impôt sur le revenu. L'évasion concerne en fait l'impôt sur les revenus, sur la fortune et sur les immeubles. S'adaptant aux nouvelles technologies, la province de Buenos Aires utilisera *Google Earth* pour détecter les écarts entre la valeur déclarée au fisc pour les résidences et la valeur déduite au moyen des photos satellites.

Le problème majeur est sans doute que les Argentins souffrent du grand écart entre les attentes et la réalité, des attentes que le discours public a fait naître et qu'il a nourries (pensons à ces descriptions d'un

pays de cocagne, nombreuses avant 1930). L'histoire s'est chargée de déposer par la suite toute une sédimentation de frustrations. Cette superposition d'illusions et de désillusions constitue un terreau commun. On peut y voir la source du ressentiment si fréquent que manifestent nombre d'Argentins comme le reconnaît Marcos Aguinis dans son essai plutôt pessimiste *Un país de novela* (Planeta, 2003).

Mais tous les pays ont leurs verrues, le Canada et le Québec compris, pourtant considérés comme des terres où il fait bon vivre. Alors que des Argentins rêvent d'émigrer vers le Canada, combien d'immigrants argentins venus au Canada ont la nostalgie de l'Argentine? À découvrir leur pays, je comprends mieux cette nostalgie. Moi, un étranger de passage, j'ai pu apprécier la sociabilité argentine, chaleureuse, nourrie par une curiosité informée et critique. Ayant voyagé au long de 40 ans dans une douzaine de pays d'Amérique latine, ayant séjourné l'équivalent de plusieurs années au Mexique, de plusieurs mois à Cuba, je puis dire que c'est en Argentine que je me suis senti le plus à l'aise, et cela dans toutes les circonstances que peut rencontrer un voyageur aguerri, curieux sur tout, un peu audacieux, mais surtout ouvert à des échanges. Oui, je retournerai certainement en Argentine. Pour le moment, je cultive mon intérêt pour ce pays en étant membre de [SolidArQc](#), une organisation de solidarité argentine-québécoise.

Claude Morin,
février 2008

Note : je prépare une version destinée à Internet qui comportera au moins une trentaine d'illustrations tirées de notre banque de photos.